aux règles de la " réserve " et dont on accepte et protège la faiblesse. Suivant ce modèle, l'émetteur sollicite l'aide et la compassion de ses proches. Ces derniers sont émus et suspendent le blâme; ils cherchent à apaiser par des paroles de raison et de sagesse, agissant à la fois en thérapeuthes et en régulateurs du système social.

Sur le plan de la théorie anthopologique et de l'établissement des faits, ce livre est constitué pour une bonne part de citations d'anthropologues anglo-saxons contemporains et pour le cadre conceptuel du système de l'honneur, il est surtout référé aux travaux du sociologue Pierre Bourdieu.

En ce qui concerne l'étude du type poétique dit *ġinnāwa*, l'auteur a porté son attention presque exclusivement sur les conditions de production et de performance. Alors que la plupart de ses prédécesseurs, en particulier au début du siècle, ont constitué des anthologies rassemblant des textes coupés de toute réalité fonctionnelle, elle a eu pour sa part, souligne-t-elle, le souci d'étudier ce type poétique dans son fonctionnement vivant, ce qui est incontestablement un autre de ses mérites. Ce choix corrobore une réalité de la microculture elle-même; car, si l'on en croit l'auteur, les autres genres poétiques populaires seraient tombés en désuétude et seule la pratique de la *ġinnāwa* se maintiendrait. On peut regretter la limitation à l'aspect purement fonctionnel, et surtout le fait que L. Abu-Lughod ait étudié la *ġinnāwa* en l'isolant totalement des autres manifestations de l'imaginaire du groupe. On ne peut que souhaiter vivement la publication des 450 formes constituant son corpus; elle seule permettra la validation d'hypothèses souvent subtiles mais peu étayées dans la présentation actuelle. L'analyse textuelle de cette poésie, de sa langue, — dire qu'elle est élaborée " plutôt en arabe dialectal " laisse le spécialiste sur sa faim! —, des manipulations de son " ambiguïté ", de ses métaphores-clés, et en particulier des modalités de combinaison dans les montages de formules toutes faites, reste à faire.

L'ouvrage comporte une carte localisant schématiquement les Awlād ʿAlī, 18 photographies représentant surtout des portraits de femmes graves et austères, médiocrement reproduites, une bibliographie de 147 auteurs et 186 articles et livres cités, dont la plupart ont été publiés entre 1960 et 1985, et enfin un bon index intégrant notions correlées et noms d'auteurs.

Claude H. Breteau et Arlette Roth
(C.N.R.S., Paris)

Youssef Nacib, *Chants religieux du Djurdjura*. Paris, Sindbad, 1988. 181 p.

L'auteur, d'origine kabyle, s'est attaché à collecter 600 pièces chantées, dont il publie ici 31 textes traduits et annotés. Sur ces 31 textes, on relève 7 chants hagiographiques, 16 chants mystiques, et deux longs célèbres poèmes relatant les " histoires " de Joseph et de Moïse.

Dans l'introduction — qui aurait pu être plus développée — sont abordées des questions que le regretté Mouloud Mammeri avait déjà traité dans plusieurs publications : le phénomène maraboutique, la mémoire collective dans une culture orale, la thématique religieuse. Le passage

BCAI 7 (1991) Nacib (Y.): Chants religieux du Djurdjura, recensé par M. Arkoun
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de la littérature écrite en arabe à la créativité orale pour un peuple sans écriture n'est pas étudié; c'est pourtant un phénomène qui commande toute l'expression de l'Islam en Kabylie, comme dans d'autres régions même arabophones où l'écriture n'est pas utilisée. C'est ce qu'on nomme la religion " populaire ", fort peu étudiée dans toute l'aire globalement qualifiée de musulmane. C'est par une telle exploration qu'on parviendra à corriger l'image fixiste et conventionnelle d'un Islam textuel transcrit par les islamisants classiques.

Il est exact d'écrire que " l'Islam demeure (pour les Berbères), depuis qu'ils l'ont embrassé, la raison de vivre et d'espérer " (p. 70); mais il importe de préciser que c'est un Islam très mêlé à des croyances, des coutumes, des représentations, des conduites, un sacré bien antérieurs à une islamisation qui doit beaucoup aux " marabouts ", eux-mêmes berbérisés ou berbères d'origine, à partir du XVI[e] siècle.

L'étude littéraire des pièces rassemblées reste également à entreprendre, en revenant, bien sûr, au texte kabyle. La traduction est correcte, mais sans souffle, ni coloration poétique.

De telles publications devraient se multiplier cependant, pour sauver d'un oubli irréversible une culture et une mémoire collective sur lesquelles pèsent toutes les menaces que l'on sait. Malgré des revendications récurrentes, le berbère n'est toujours pas enseigné dans les universités d'Algérie et du Maroc, où une importante population continue de parler cette langue.

Mohammed ARKOUN
(Université Paris III)

Nessim Henry HENEIN, *Mārī Girgis, village de Haute Égypte*. Le Caire, I.F.A.O., 1988. 27,5 × 22 cm, 443 p.

Cette monographie consacrée à un hameau de Haute Égypte en apprend plus sur la vie et le caractère du fellah que toute une bibliothèque spécialisée. En préfaçant l'ouvrage, M. Vercoutter a parfaitement raison de rappeler le travail monumental de la *Description de l'Égypte*. La minutieuse étude que Nessim Henein nous offre ici rappelle en effet cette mise en fiches de tout un monde insolite par les savants de l'Expédition française. On pense aussi au *Manners and customs of modern Egyptians* de Lane par l'apport lexical et ethnographique. Pour flatteurs qu'ils soient, ces rapprochements n'ont rien d'excessif. Et même, intérêt supplémentaire, notre auteur, Égyptien, est davantage impliqué dans son exploration. Citadin instruit, il découvre le paysan illettré. Architecte cairote, il se plonge dans le Ṣaʿīd rural. C'est un pèlerinage aux sources, la prise de conscience d'une égyptianité fondamentale. Au cours des trois séjours de quelques mois (entre 1971 et 1973) qu'il a effectués à Mārī Girgis pour rassembler sa documentation, il s'est attaché à cette population d'un peu plus de trois cents personnes. Les relations amicales qui se sont souvent établies entre ces villageois et lui garantissent la fiabilité des informations souvent très pointues qu'il a obtenues. Non seulement il nous donne le nom des principales familles (*badana*-s) mais il a également recensé les têtes de bétail.

Quelques chiffres indiqueront la richesse de la mine qu'il a mise au jour : 248 dessins et plans dans le texte, 80 planches de photos hors texte, un lexique-index de plus

BCAI 7 (1991) Nacib (Y.): Chants religieux du Djurdjura, recensé par M. Arkoun
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net